

PRÉLUDE

Deux personnages, qui forment l'équipe d'entretien du parc, mettent en place le décor. L'un d'entre eux apprend le métier.

Distribution

3 personnages : 3H ou 2H 1F ou 2F 1H

Albert, Bernard, Médor

Décor : un banc, quelques arbres dans un parc

Durée : 6 minutes

Deux ou trois arbres en fond de scène.

Sur le Prélude au piano en do majeur de Bach : Albert et Bernard entrent côté jardin, vêtus de salopettes et porteurs d'un banc. Ils forment l'équipe d'entretien des lieux. Ils évoluent au son de la musique, puis finissent par poser le banc. Bernard tourne autour, scrute l'environnement, semble insatisfait. La musique s'éteint doucement.

BERNARD — On va le pousser un peu par là. (*Ils déplacent le banc. Bernard renouvelle l'examen des lieux.*) Non, plus loin ! (*Ils déplacent le banc. Nouvelle inspection de Bernard.*) Non, plus près ! (*Ils déplacent le banc.*)

ALBERT — C'est bon là ?

BERNARD, *après examen.* — On revient un peu par là. (*Ils déplacent de nouveau le banc pour revenir à son point initial, soit soigneusement décentré par rapport à la scène.*) Ça m'a l'air pas mal...

ALBERT, *lassé.* — Moi, je trouve que c'est très bien.

BERNARD — Voyons... (*Il s'assoit, inspecte l'environnement depuis cette position.*) Mmoui... c'est bien...

ALBERT, *soulagé*. — Une heure qu'on le trimballe ce banc. J'ai cru qu'on ne le poserait jamais. (*Il s'assoit à la droite de Bernard, inspecte l'environnement en l'imitant.*) Tu trouves que c'est le meilleur endroit ?

BERNARD — Oui.

ALBERT — On n'est quand même pas loin de la clôture. (*Il montre le bord de scène.*)

BERNARD — La clôture ?

ALBERT — Oui, la clôture, là ! (*Il montre une clôture invisible sur le bord de scène.*)

BERNARD — Ici, tu verras, la clôture est fluctuante.

ALBERT — Ah !... Tu dois avoir raison, c'est toi le chef.

BERNARD — Un jour tu comprendras.

ALBERT — J'espère bien, si ça n'est pas trop long... Et toi, il y a longtemps que tu travailles ici ?

BERNARD, *évasif*. — Ouf !

ALBERT, *en manque de précisions*. — Ça fait combien, en années ?

BERNARD — Ouf !

ALBERT — Ah oui, quand même !

BERNARD — Oui.

ALBERT — Et le boulot, ça va ? Je veux dire ce n'est pas trop pénible ? (*Bernard se contente de hausser les épaules.*) Personnellement, j'ai quelques appréhensions. J'arrive tout droit de *Pôle Emploi* avec une valise de diplômes et aucun débouché, je t'avoue que l'entretien et le bricolage ce n'est pas vraiment mon truc, je n'ai pas suivi d'études de maniement du marteau ou de la perceuse, j'ai pris ce qu'il y avait en magasin, je ne sais pas bien à quoi m'attendre, j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une maison de... (*Il fait un geste vague sur la tempe.*)

BERNARD — Une maison de quoi ?

ALBERT — Eh bien... (*Nouveau geste.*). Tu m'as compris.

BERNARD — C'est comme la clôture.

ALBERT — Hein ?

BERNARD — Au bout d'un moment, tu ne la vois plus.

ALBERT — Je ne suis pas certain de bien saisir.

BERNARD — Lorsque tu ne fais plus la différence entre l'intérieur et l'extérieur, tu finis par te demander de quel côté tu te trouves... (*Silence déconcerté d'Albert.*) Mais au final tu es toujours d'un côté ou de l'autre.

ALBERT — Oui, mais alors ma question...

BERNARD — Y a-t-il un côté meilleur que l'autre ? C'est la question que l'on se pose tant que l'on voit la clôture.

ALBERT — Euh ! Non, mais...

BERNARD — Le plus facile à ce moment-là est de lui tourner le dos. De cette façon tu seras toujours du bon côté.

ALBERT — Oui, mais...

BERNARD — Alors, vas-tu me demander, pourquoi avoir mis le banc dans ce sens ?

ALBERT — Aussi, oui...

BERNARD — Parce qu'il faut regarder le monde en face. Même si le but est de ne plus voir la clôture, il ne faut jamais oublier quelle existe. Tu comprends ?

ALBERT — Pas très bien...

BERNARD — Un jour tu comprendras.

ALBERT — Oui, tu me l'as déjà dit... Mais je voudrais tout de même savoir si, niveau boulot, c'est plutôt facile ou plutôt compliqué...

BERNARD — Oui.

ALBERT — Oui, quoi ?

BERNARD — C'est facile et c'est compliqué.

ALBERT — D'accord. Ça m'aide beaucoup.

BERNARD — Un jour tu comprendras.

ALBERT — Oui, je sais... Et sinon, maintenant, que fait-on ?

BERNARD — On attend Médor.

ALBERT — Médor ? On attend un chien ?

BERNARD — Ce n'est pas un chien ordinaire.

ALBERT — Qu'a-t-il de spécial ? Et ne me répond pas : « un jour tu comprendras ».

BERNARD — Il valide les aménagements extérieurs et, en général, tous les apports nouveaux.

ALBERT — Un chien ?

BERNARD — Je te répète, ce n'est pas un chien ordinaire.

ALBERT — J'espère qu'on ne l'attendra pas aussi longtemps que Godot.

BERNARD — Qui ça ?

ALBERT — Eh bien, Médor.

BERNARD — Non, Godot. Qui c'est ce Godot ?

ALBERT — Laisse tomber, c'est une connaissance à moi.

BERNARD — Chut ! Tu as entendu ?

ALBERT — Non. Quoi ?

BERNARD — Un aboiement. Il arrive... Toi, tu surveilles par là (*Il montre le côté jardin.*), et moi par là. (*Il se tourne côté cour.*)

Albert et Bernard se tournent le dos, chacun surveillant son côté.

ALBERT — Qu'est-ce qu'on est supposé faire ?

BERNARD — Regarder, c'est tout.

ALBERT — Il ne mord pas au moins ?... (*Silence.*) Tu ne me réponds pas.

Un homme entre côté cour. Il s'agit de Médor. Il effectuera lentement deux fois le tour du banc. Alors que Bernard le suit du regard, celui d'Albert reste obstinément fixé vers les coulisses côté jardin.

BERNARD — Non, il ne mord pas.

Enfin, dos au public, Médor pissera ostensiblement sur Albert.

ALBERT, *se lève d'un bond.* — Ah !... Il me pisse dessus ! (*Bernard éclate de rire.*) Et ça te fait rire !

Craintif, Médor sort en courant.

BERNARD, *en riant.* — Je te présente Médor, ou monsieur Médor, c'est comme tu veux. (*Il se lève.*) Allez, c'est bon. Il a validé le banc... et toi avec. On peut y aller.

ALBERT — Tu veux dire que...

BERNARD — Il se prend pour un chien, et il pisse sur tout ce qui est nouveau. (*Il sort côté cour.*)

ALBERT — Tu le savais, hein ? (*On entend rire Bernard en coulisses.*) Ça s'appelle du bizutage ! Parfaitement, du bizutage ! (*Il sort à la suite de Bernard.*)

NOIR

AMNÉSIE

Un amnésique cherche désespérément sa mémoire, perdue près d'un banc. Saura-t-on l'aider ?

Distribution

2 personnages : 2H ou 1H 1F ou 2F

Givré, Amnésique

Décor : un banc, quelques arbres dans un parc

Durée : 12 minutes

Nous sommes dans un parc. Monsieur Givré est assis sur un banc, il lit une revue. Entre l'Amnésique. Regard perdu, il semble chercher quelque chose d'indéfinissable. Son manège attire l'attention de Givré qui lève le nez. L'Amnésique finit par s'asseoir sur le même banc. Découragé, il émet un long soupir. Givré reprend sa lecture. Après quelques instants d'abattement, l'Amnésique jette un œil sur son voisin, puis son regard se fait de plus en plus insistant. Givré en ressent une certaine gêne. Enfin, l'Amnésique tire une photo de sa poche et la montre à son voisin :

AMNÉSIQUE — Vous connaissez cette personne ?

GIVRÉ, *examine la photo, dévisage l'Amnésique.* — Vous vous moquez de moi ? C'est vous sur cette photo !

AMNÉSIQUE, *plein d'espoir.* — Vous me connaissez donc ?

GIVRÉ — Non. Je vous REconnais.

AMNÉSIQUE, *déçu.* — Ah !... C'est très différent ?

GIVRÉ, *abandonne sa revue.* — Un peu que c'est différent ! Je vous reconnais sur la photo, mais vous restez un parfait inconnu pour autant.

AMNÉSIQUE — Prenez votre temps. Regardez bien la photo... j'y suis à mon avantage.

GIVRÉ, *regarde la photo attentivement.* — Oui. C'est bien vous, il n'y a aucun doute.

AMNÉSIQUE — Et... ?

GIVRÉ — Et quoi ?

AMNÉSIQUE — Vous ne me reconnaissez toujours pas ?

GIVRÉ — Si, bien sûr, je confirme : je vous REconnais...

AMNÉSIQUE, *en joie.* — Ah !...

GIVRÉ — Mais je ne vous connais pas davantage. Ni en photo, ni en peinture.

AMNÉSIQUE — Quelle peinture ?

GIVRÉ — C'est une expression.

AMNÉSIQUE — Elle n'est pas bien mon expression sur cette photo ?

GIVRÉ — Elle est très bien...

AMNÉSIQUE — Vous voulez sans doute insinuer qu'avec une autre expression, vous pourriez me connaître ?

GIVRÉ — Mais non. C'est une expression, comme j'aurais pu dire : je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam...

AMNÉSIQUE — Oh ! Ne cherchez pas si loin, je ne suis pas aussi vieux.

GIVRÉ — Je ne cherche pas.

AMNÉSIQUE — Alors, forcément, si vous y mettez de la mauvaise volonté !... Faites un effort !

GIVRÉ — À quoi bon faire un effort, puisque je ne vous connais définitivement pas ?

AMNÉSIQUE — C'est donc vrai, je ne vous dis absolument rien !

GIVRÉ — Ah, si ! Et je ne vous cacherai pas que je trouve vos dires étranges.

AMNÉSIQUE — Mais, ma tête ?

GIVRÉ — Quoi, votre tête ?

AMNÉSIQUE — Ma tête ne vous parle pas ?

GIVRÉ — Elle ne me parle pas dans le sens où vous l'entendez.

AMNÉSIQUE — Évidemment, si nous n'entendons pas dans le même sens... (*Il se lève et change de place, s'assoit de l'autre côté de Givrè en le poussant s'il le faut.*) Ce profil là vous parle-t-il davantage ?

GIVRÉ — Ni plus ni moins.

AMNÉSIQUE — Alors, je parle pour rien.

GIVRÉ — Je ne vous le fais pas dire.

AMNÉSIQUE — Notez que certains parlent pour ne rien dire.

GIVRÉ — Oui. Et ils feraient mieux de se taire.

AMNÉSIQUE — Je sens comme un reproche. Mais si je ne vous dis rien, je ne saurais jamais si ma tête vous parle ou non. Car vous n'êtes pas bavard, je l'ai bien compris. Et vous n'allez pas me dire à brule-pourpoint : « Tiens, je vous connais ! »

GIVRÉ — Il n'y a aucune raison puisque, le fait est acquis, je ne vous connais pas. Mais vous-même, vous prétendez me connaître ?

AMNÉSIQUE — Je ne prétends rien, car je n'en sais rien. J'avais un espoir, mais si vous affirmez ne pas me connaître, la réciproque s'établit logiquement.

GIVRÉ — Vous pouvez me faire confiance. J'ai une mémoire infailible.

AMNÉSIQUE — Vous avez beaucoup de chance.

GIVRÉ — Pour autant, je ne peux pas connaître tout le monde, vous l'admettez.

AMNÉSIQUE — Il aurait suffi que vous me connaissiez, moi.

GIVRÉ — Vous accordez trop d'importance à votre notoriété. Vous devriez surveiller votre ego.

AMNÉSIQUE — Mon ego se porte bien, merci. C'est ma mémoire qui est en cause. Je suis amnésique et je cherche désespérément quelqu'un pouvant me renseigner sur mon passé.

GIVRÉ — Ah ! Vous avez perdu la mémoire ?

AMNÉSIQUE — On ne peut rien vous cacher.

GIVRÉ — C'est que je ne la perds pas, moi.

AMNÉSIQUE — Alors, est-ce que, par hasard, vous ne connaîtriez pas quelqu'un susceptible de me connaître ?

GIVRÉ — Votre question n'est pas anodine. À la réflexion, il est possible que nous ayons des connaissances communes...

AMNÉSIQUE — Ah ! On avance.

GIVRÉ — Mais comment savoir qui, de mes connaissances, sont également les vôtres ? Sauf à vous présenter à chacune d'entre elles, ce qui nous occuperait plusieurs mois, la question est insoluble.

AMNÉSIQUE — C'est décourageant.

GIVRÉ — Je connais bien un truc...

AMNÉSIQUE — Un truc ?

GIVRÉ — Une vieille recette de ma grand-mère. Lorsque l'on perd quelque chose, il faut ouvrir une paire de ciseaux.

AMNÉSIQUE — Et après ?

GIVRÉ — Après, rien. On attend l'illumination.

AMNÉSIQUE — C'est idiot, votre truc.

GIVRÉ — Une recette de grand-mère, ça vaut ce que ça vaut...

AMNÉSIQUE — Elle n'a jamais dû perdre la mémoire, votre grand-mère.

GIVRÉ — Pour ça, non. Bon pied bon œil jusqu'au bout. Elle avait un autre truc, elle buvait un petit verre de gnole matin, midi et soir.

AMNÉSIQUE — Vous en avez beaucoup des recettes de ce calibre ?

GIVRÉ — Je disais ça pour vous aider. Vous savez, ça ne m'amuse pas de vous parler de ma grand-mère. Moi, je viens dans ce parc, pour me reposer, goûter au calme de ses allées ombragées, ne plus penser à mes soucis quotidiens, tout oublier...

AMNÉSIQUE — Malheureux ! Vous ne savez ce que c'est que de tout oublier.

GIVRÉ — Excusez-moi, je ne voulais pas vous blesser.

AMNÉSIQUE — Imaginez que tout le monde fasse comme vous, et vienne dans ce parc oublier ses soucis... Nous serions des dizaines, des centaines d'amnésiques à tourner en rond en cherchant nos souvenirs.

GIVRÉ — C'est terrible ce que vous dites.

AMNÉSIQUE — C'est peut-être bien ce qui m'est arrivé. (*Dramatique :*) Je suis venu dans ce parc... je voulais oublier... je me suis assis sur ce banc... j'ai fermé les yeux... et paf ! J'ai perdu la mémoire !

GIVRÉ, *se lève, terrorisé.* — Comme ça ! D'un coup ?

AMNÉSIQUE — C'est une supposition, je n'en sais rien. Asseyez-vous. (*Il le tire par la manche et Givr  se rassoit.*) Ce n'est qu'une supposition, dis-je. Néanmoins, j'ai bel et bien ouvert les yeux un jour sur un banc, et plus aucun souvenir ne m'habitait.

GIVRÉ, *effrayé.* — Sur ce banc ? (*Il tente de se lever mais l'autre le retient.*)

AMNÉSIQUE — Sur UN banc. Tous les bancs se ressemblent.

GIVRÉ — Vous m'inquiétez. J'aimerais bien savoir.

AMNÉSIQUE — Moi aussi.  a m'éviterait de chercher ma mémoire autour de chacun des bancs que je rencontre.

GIVRÉ — Y a du boulot !... Je peux vous aider ?

AMNÉSIQUE — Volontiers. (*Il se lève.*) Moi par là, vous par là.

GIVRÉ, *se lève à son tour.* —   quoi elle ressemble votre mémoire ?

AMNÉSIQUE — Une mémoire ordinaire de type ordinaire. Enfin, je le suppose...

GIVRÉ, *cherche en s'éloignant du banc.* — Petit, petit, petit...

AMNÉSIQUE, *cherche de son côté.* — Vous avez une façon curieuse de la chercher.

GIVRÉ — Je n'ai pas l'habitude. Vous préférez : minou, minou, minou ?

AMNÉSIQUE — Je préférerais en silence.

GIVRÉ — On ne sait déjà pas à quoi elle ressemble, votre mémoire... Excusez-moi, mais ça va être difficile... (*Il est près d'une sortie.*) Oh ! J'ai quelque chose ! (*Il tend le bras en coulisses et en retire un gros champignon.*)

AMNÉSIQUE — Ce n'est pas ma mémoire !

GIVRÉ — Comment pouvez-vous l'affirmer alors que vous ne connaissez pas son apparence.

AMNÉSIQUE — Parce que ceci est tout simplement un champignon, du genre *Lepiota* : *Lepiota helveola*.

GIVRÉ — Ah ! La mémoire vous revient déjà. On chauffe.

AMNÉSIQUE — Elle se serait cachée dans un champignon ?

GIVRÉ — Sans doute. Vous devriez le manger.

AMNÉSIQUE — Certainement pas, c'est un champignon mortel.

GIVRÉ — S'il vous faut mourir pour retrouver la mémoire... c'est en effet un peu embêtant.

AMNÉSIQUE — Sans intérêt !... Mais que ferait ma mémoire dans un champignon, je vous le demande ?

GIVRÉ — C'est peut-être le champignon qui l'a absorbée.

AMNÉSIQUE — Ce serait terrible, elle serait devenue toxique.

GIVRÉ — Réfléchissons. Depuis quand la cherchez-vous ?

AMNÉSIQUE, *évasif*. — Des semaines... des mois...

GIVRÉ, *jette le champignon par-dessus son épaule*. — Fausse piste. Un champignon ne vit pas aussi longtemps !... Des semaines, des mois, elle doit être loin à présent.

AMNÉSIQUE — Vous croyez qu'elle est partie ?

GIVRÉ — Comment savoir ? Si vous l'avez simplement perdue, vous pouvez la retrouver soudainement, mais si elle a pris la fuite... Vous n'avez jamais entendu parler de la fuite des cerveaux ?

AMNÉSIQUE — Mais mon cerveau est toujours là. (*Il se tapote la tête.*)

GIVRÉ — C'est ce que vous croyez. Ça ne sonne pas franchement plein, là-dedans.

AMNÉSIQUE — Vous m'inquiétez.

GIVRÉ — Vous avez eu des symptômes avant-coureurs, des trous de mémoire ?

AMNÉSIQUE — Je ne sais pas, je ne me souviens pas.

GIVRÉ — C'est grave. Peut-être que votre cerveau est comme un gruyère et vous ne vous en rendez pas compte. Peut-être même que votre cerveau a été entièrement grignoté et c'est parce qu'il est vide que votre mémoire est partie.

AMNÉSIQUE — Non !

GIVRÉ — Elle avait froid ou elle se sentait mal à l'aise dans cette grande boîte vide.

AMNÉSIQUE — Mais si je n'avais pas de cerveau, je ne pourrais pas parler, marcher...

GIVRÉ — Détrompez-vous. Il existe des gens sans cerveau qui mènent une vie tout à fait normale.

AMNÉSIQUE — Non !

GIVRÉ — Si, si, je vous assure, j'ai lu ça dans une revue scientifique. Certes, ces gens là ne brillent pas par une extrême intelligence mais ils vivent normalement, comme vous et moi... Est-ce que vous savez résoudre une équation du second degré ?

AMNÉSIQUE — Euh !... Je ne crois pas, non.

GIVRÉ — Et ça ne vous manque pas !

AMNÉSIQUE — Ben, non...

GIVRÉ — Vous voyez, on peut très bien vivre sans cerveau.

AMNÉSIQUE — Oui, mais si c'est le cas, ma mémoire ne voudra jamais retourner dans un cerveau vide.

GIVRÉ — On peut très bien vivre sans mémoire aussi.

AMNÉSIQUE — C'est vous qui le dites.

GIVRÉ — On n'est pas plus heureux avec une mémoire. Regardez ! Moi je viens m'asseoir sur ce banc pour oublier mes soucis. Et combien de gens aimeraient oublier leurs soucis ? Ils ne le peuvent pas car leur mémoire le leur interdit. Plus de mémoire, plus de soucis. Hop ! Si ça se trouve, votre mémoire a quitté le navire parce que trop de choses insupportables encombraient votre cerveau vide. Et vous voudriez retrouver toutes ces choses insupportables ?

AMNÉSIQUE — J'aimerais retrouver les choses supportables.

GIVRÉ — Tout le monde voudrait ne conserver que les souvenirs agréables.

AMNÉSIQUE — Quelques uns me suffiraient. Je ne demande pas la lune. Quelques souvenirs sur toute une vie !

GIVRÉ — Quel âge avez-vous ?

AMNÉSIQUE — Je ne sais pas. Quel âge me donnez-vous ?

GIVRÉ — Je regrette, je ne donne rien.

AMNÉSIQUE — Vous êtes radin !

GIVRÉ — Je vous ai déjà donné mon avis. Que voulez-vous de plus ?

AMNÉSIQUE — Un prêt me suffirait. Prêtez-moi votre âge juste le temps de la conversation.

GIVRÉ — Vous me le rendrez ?

AMNÉSIQUE — Parole d'amnésique.

GIVRÉ — Alors je vous prête vingt ans.

AMNÉSIQUE — Vous en faites beaucoup plus.

GIVRÉ — J'en garde un peu. Je ne voudrais pas me retrouver à sec. Et puis, quel avantage auriez-vous à discourir avec un enfant ?

AMNÉSIQUE — C'est vrai. Et avec mes vingt ans, qu'est-ce que je fais ?

GIVRÉ — Posez-vous des questions.

AMNÉSIQUE — Qui suis-je ?

GIVRÉ — C'est bien, continuez.

AMNÉSIQUE — D'où viens-je ? Où vais-je ?

GIVRÉ — Vous vous posez les bonnes questions.

AMNÉSIQUE — Que dois-je faire ? Être ou ne pas être ? Dieu existe-t-il ? La vie vaut-elle d'être vécue ? Quel est l'âge du capitaine ?...

GIVRÉ, *l'interrompt*. — C'est bon, c'est bon...

AMNÉSIQUE — Je suis guéri ?

GIVRÉ — Non, mais à votre âge il y a de l'espoir. En général, à vingt ans, on se pose des questions plus simples, comme : que joue-t-on au cinéma, à quelle heure on mange, quelle tenue vais-je mettre pour sortir, et d'autres fadaïses de ce genre.

AMNÉSIQUE — Je comprends. Cela signifie que je n'ai pas régressé. C'est encourageant.

GIVRÉ — Vous comprenez également pourquoi je ne vous en ai pas prêté davantage. L'expérience aurait été moins convaincante... N'oubliez cependant pas de me les rendre.

AMNÉSIQUE — Laissez-les moi encore un peu. On n'a pas tous les jours vingt ans.

GIVRÉ — Si ça peut vous faire plaisir.

AMNÉSIQUE — Regardez cette photo. (*Il montre de nouveau la photo.*) C'est moi, n'est-ce pas ?

GIVRÉ — Je l'ai déjà vue. Et oui, c'est vous, je confirme.

AMNÉSIQUE — Eh bien, J'ai du mal à y croire.

GIVRÉ — Elle est pourtant bien, cette photo.

AMNÉSIQUE — Oui, mais je ne me reconnais pas. J'ai perdu le souvenir de ma propre image.

GIVRÉ — Vous voulez dire que, si j'échange votre photo contre la mienne, vous ne verrez pas la différence ?

AMNÉSIQUE — Non, puisque je suis amnésique.

GIVRÉ — Voyons ! (*Il tire une photo de sa poche, la montre à l'Amnésique.*) Vous me reconnaissez ?

AMNÉSIQUE — Oui, c'est bien vous.

GIVRÉ, *fait l'échange des photos*. — Eh bien, maintenant, c'est vous.

AMNÉSIQUE, *examine longuement la photo, puis Givré.* — Mais alors, nous sommes des sosies ?

GIVRÉ, *interloqué.* — Des sosies ?... (*Il récupère les deux photos et les compare.*) Vous trouvez qu'on se ressemble ?

AMNÉSIQUE, *jaugeant les photos.* — Euh !...

GIVRÉ, *mélange les photos comme on bat les cartes.* — Et là ?

AMNÉSIQUE — Vous trichez. Maintenant, je ne sais plus qui je suis.

GIVRÉ — Vous ne le saviez déjà pas avant.

AMNÉSIQUE — Mais avant j'avais une tête, même si elle ne me revenait pas. Maintenant, je l'ai perdue.

GIVRÉ, *examine son voisin.* — Ah, non, elle est parfaitement à sa place.

AMNÉSIQUE — Vraiment ?

GIVRÉ — Je vous assure, elle est bien à sa place sur votre corps.

AMNÉSIQUE — Je peux vous faire confiance ?

GIVRÉ — Vous pouvez, j'ai déjà vu quelqu'un perdre la tête, ce n'est pas joli à voir. Et là, pas question d'ouvrir une paire de ciseaux.

AMNÉSIQUE — Je vous crois.

GIVRÉ, *lui tend une photo.* — Tenez, la voilà.

AMNÉSIQUE — C'est moi, vous êtes sûr ?

GIVRÉ — Puisque je vous le dis.

AMNÉSIQUE — Je me trouve vieux sur cette photo. Je fais beaucoup plus que les vingt ans que vous m'avez prêtés.

GIVRÉ, *regarde sa propre photo.* — Moi aussi, je fais vieux sur ma photo.

AMNÉSIQUE — C'est normal, vous vous êtes allégé de vingt ans.

GIVRÉ — Mince, je n'y avais pas pensé.

AMNÉSIQUE — Je peux vous les rendre, s'ils vous manquent.

GIVRÉ — Attendez ! Je vous propose un truc.

AMNÉSIQUE — Encore votre grand-mère ?